

**MONTORIN**

*«Pourquoi, lorsqu'il serait si simple de passer  
le temps de vivre  
tel un laurier,  
vert juste un peu plus sombre parmi les autres verts,  
Chaque feuille ourlée de fines ondulations  
(un sourire du vent),  
Pourquoi se faire devoir d'être humain,  
et redouter autant que désirer le destin?...*

Rainer Maria Rilke  
IXème Elégie de Duino

# Montorin

(A l'écart du ciel)

Un hameau de quelques maisons. Plus loin, des noisetiers laissés à l'abandon.  
Sur le chemin, près d'une barrière, une femme, *mal habillée*, attend.  
Elle n'est pas d'ici, elle cherche quelqu'un.

Elle finit par parler à un homme, dont elle devine la présence, derrière la fenêtre ouverte de l'une des maisons.  
L'homme lui, ne dit rien, il reste empreint de sa propre nécessité.

C'est l'été, l'heure de midi. Le soleil appuie sa chaleur sur les êtres et les pierres comme s'il voulait conjurer sa chute, sa lumière est comme de la matière. Plus tard, il fera nuit...

## Montorin

### I-

**La Femme** (Sortant de l'ombre) Je cherche la maison d'André Guitté...

(Temps) On m'a dit en bas sur la route de Vernie, qu'il fallait prendre à gauche, après la croix... et puis monter jusqu'aux premières maisons.

(Temps) Moi, je connaissais Neuvillalais, mais je n'étais jamais venue jusqu'ici...

Je connaissais le nom seulement... *Montorin* (Temps) Est-ce que vous êtes André

Guitté ? (Temps) Si ce n'est pas vous, peut-être pouvez-vous au moins me dire

laquelle de ces maisons est la sienne ? (Temps) Il faut que je parle avec lui... C'est

au sujet de sa retraite... Je travaille à la Sécurité Sociale... Mon service a envoyé à

monsieur Guitté plusieurs courriers, mais ils sont tous restés sans réponse... C'est la

caisse de retraite qui nous a avertis, car ils n'ont plus de nouvelles de lui, depuis

plusieurs mois déjà... S'il lui était arrivé quelque chose, la mairie nous aurait

prévenus, et alors mon service aurait fait le nécessaire, mais ils ne savent rien non

plus. Au téléphone, la secrétaire m'a dit que je n'avais qu'à venir moi-même, qu'ici

il n'y avait que quelques maisons, et que la plupart même y étaient à l'abandon,

alors s'il était encore là, je le trouverai facilement... (Temps) Mais tout le monde a

la même adresse ici, et comme il n'y a pas de nom sur les boîtes aux lettres, je ne

sais pas laquelle de ces maisons est la sienne... Je vous l'ai dit, je travaille à la

Sécurité Sociale, et je voudrais lui parler... (Temps) C'est en rapport avec son

hospitalisation... (Temps) En fait, c'est juste problème *administratif*. A sa sortie de

l'hôpital, monsieur Guitté aurait dû remplir des papiers pour être de nouveau pris

en charge par sa caisse de retraite, cela aurait dû être fait là-bas, mais personne ne

s'en est occupé. Aujourd'hui comme il n'est plus inscrit nulle part, il ne peut donc

plus toucher ses indemnités... (Temps) Pourquoi vous ne répondez pas ? Votre porte et votre fenêtre sont ouvertes, je devine même votre visage dans le reflet de la vitre... Si vous n'êtes pas André Guitté, dites-moi seulement où je peux le trouver, et je vous laisserai tranquille... (Temps plus long. Elle se reprend) Sur la route, en venant, je me disais, on ne disparaît pas après un séjour à l'hôpital. On rentre chez soi pour se reposer. Tout le monde fait cela, et c'est sans doute aussi ce qu'a fait monsieur Guitté. Si personne n'a eu de nouvelle, c'est sans doute qu'il n'a pas reçu les courriers... Il ne peut pas avoir disparu, il faut bien qu'il soit quelque part. Il n'a pas d'autre famille, et depuis la fin de son travail il vit ici, alors il est forcément quelque part. (Silence) C'est une erreur de l'administration, vous comprenez ? Cela arrive. Généralement, les gens se manifestent d'eux mêmes, ils se plaignent et l'erreur est rectifiée tout de suite. Là, je vous l'ai dit, c'est la caisse de retraite qui nous a appelés, et c'est nous qui avons ensuite envoyé ces courriers... Mais comme ils sont restés sans réponse, je suis venue de moi-même pour voir ce qu'il en était. (Temps) « Sur les registres, les gens naissent, se marient ou bien meurent, mais si André Guitté a décidé de disparaître, personne n'a rien à dire à cela », voilà ce qu'ils m'ont dit à la mairie. Personne... sauf l'administration, parce qu'on dit la nature a horreur du vide, mais vous savez, l'administration est bien pire que la nature ! Pour l'administration, il faut que chacun soit dans une case définie, *pré-remplie* comme l'on dit aujourd'hui, sinon la personne n'existe pas. Il n'y a pas besoin d'être vivant pour cela, on peut très bien être mort et exister tout pareil. Là, n'est pas la question. Dans le monde de l'administration, les morts sont beaucoup plus nombreux que les vivants, mais au moins ceux-là, nous savons où ils sont. Les disparus, au contraire, ils restent comme un poids, une petite tache sombre dans le coin de l'œil, ils ne nous empêchent pas de vivre, mais tout de même un peu, ils sont comme un *dérangement*... Voilà pourquoi je suis ici, vous comprenez ? (Temps) Je sais que depuis sa sortie de l'hôpital, il ne perçoit plus rien. Alors comment fait-il ? Pour manger ? Pour faire des courses, et pour toutes les autres

choses de la vie ? Est-ce que les voisins lui amènent des offrandes, qu'ils laissent devant sa porte ? Pourquoi ne demande-t-il pas l'argent qui lui est dû ? Personne ne fait cela. Aujourd'hui personne ne refuse l'argent auquel il a droit. A la caisse de retraite, je vous assure, ils n'ont jamais vu cela. Chaque jour au contraire, ils reçoivent des demandes de personnes pensant qu'il y a une erreur dans le mode de calcul du taux de leur pension - je ne parle pas des *économiquement-faibles*, non, ceux-là ne disent rien - je parle des autres, de ceux qui ont un peu d'argent mais qui en voudraient encore un peu plus, pour pouvoir faire un dernier crédit, partir je ne sais pas... en *Amazonie*! (Temps) A ceux-là, la caisse de retraite répond qu'il n'y a pas d'erreur, et que chacun doit savoir se débrouiller avec ce qu'il a. Dans mon service, personne n'a jamais vu cela non plus. Nous avons même fait une réunion avec l'inspecteur, et maintenant, tout le monde connaît André Guitté. Mais vous savez, cela ne durera pas. Généralement après que les courriers soient envoyés, après qu'ils soient restés sans réponse, il ne se passe rien d'autre. L'administration comble le vide... toute seule. C'est à dire qu'elle trouve une classification provisoire, qui sans nouvelle de l'intéressé, devient vite... définitive. Et ceux qui sont ainsi *oubliés* ne sont plus qu'un dossier que personne ne visite. Ils deviennent alors des *économiquement-faibles*, comme je disais, et quand ceux-là disparaissent à leur tour, simplement, ils n'existent plus, le monde continue sans eux. Un dossier s'oublie plus facilement qu'une personne, vous savez. Réduisez l'humanité à un dossier, à un *curriculum vitae*, ou même à une « carte vitale », et vous verrez comme on aura vite fait de vous égarer complètement. Je sais très bien cela, moi vous savez, je sais de quoi je parle... Moi, je préférerais encore mieux être morte plutôt que d'être égarée, comme on dit... (Temps) Mais ce n'est pas de cela que je suis venue vous parler... Je ne devrais même pas être ici... A cette heure-ci, je devrais être avec les autres, dans la file d'attente du self-service de la Sécurité Sociale, comme je le fais tous les midis. Je devrais déjeuner avec eux, enfin nous devrions déjeuner tous ensemble... Et non pas parler comme je fais avec quelqu'un

que je ne connais pas... Si vous n'êtes pas André Guitté, dites-le ! N'en parlons plus, et je vous laisserai tranquille (Temps). Je sais ce que vous pensez... Oui, très bien... Vous pensez, je ne vais pas répondre, et cette *folle* finira par s'en aller. C'est bien cela que vous pensez, n'est-ce pas ?... Bien, alors, pensez-le si vous voulez, mais sachez que plus vous le penserez, plus je m'accrocherai à l'idée que je suis venue pour vous parler, et que je ne partirai pas d'ici sans l'avoir fait. (Temps) Allez-y, installez votre chaise, éteignez votre télévision, et surtout préparez-vous à manger les restes de votre repas plus tard ! Je peux très bien attendre moi aussi. Je fais cela très bien même... Car même si je ne sais pas exactement qui vous êtes, je sais qu'il y a quelqu'un... Cela je le sais. Lorsque j'étais enfant, avec ma cousine, dans le jardin, nous jouions à nous bander les yeux, et moi, je savais toujours deviner les présences. Je devinais les noms et les présences de tous ceux qui étaient autour de moi. Je gagnais toujours parce que j'avais un don pour cela. Cela ne m'a jamais servi à rien dans la vie, mais je sais cela. Je sais deviner les présences. Alors je sais que vous êtes là... (Silence) Vous pouvez garder votre silence, d'une manière ou d'une autre, je sais que vous me ferez signe... Même un signe tout petit, un signe *quelconque*... Je le sais. (Temps) De toutes façons, il faudra bien que vous m'aidiez... Je veux dire pour repartir... Maintenant que je suis ici... Je sais deviner les présences, mais je ne sais pas me retrouver, je veux dire... Je n'ai pas le sens de l'orientation... Je suis perdue... Voilà... (Temps plus long) Vous viendrez me parler... (Temps) Comme à quelqu'un qui est là depuis toujours, que l'on croit reconnaître... Connaître même... sans même demander le nom... Simplement, nous nous parlerons... Comme... ces arbres, ces herbes, la terre ou encore les pierres de votre maison... (Silence. Elle serre sa main dans sa poche)

*Le soleil est un mur*

*Il écrase de ses mains toute histoire*

*Son ange est assis*

*Car tout*

*C'est à dire son mouvement*

*Est mouvement*

*De l'autre*

Chez moi, je suis seule aussi, alors j'ai pris l'habitude de parler, je veux dire sans attendre de réponse. Je me suis habituée, comme un animal s'habitue au silence de son maître, ou bien à l'abandon... Il s'habitue par peur de redevenir sauvage... Moi, je suis comme les autres... (Temps) J'habite au Mans, dans le quartier des Ronceraies. Je vis dans un petit appartement. Avant de travailler à la Sécurité Sociale, j'étais assistante sociale. Pendant dix ans, j'ai travaillé comme *assistante sociale*, dans un quartier difficile, comme on dit aujourd'hui. Entre nous on disait : LA MISERE DU MONDE. Où est-ce que tu travailles ? A LA MISERE DU MONDE. Là-bas, il y avait des difficultés, mais c'était surtout la pauvreté. Qu'est-ce qu'on pouvait y faire, nous ? On écoutait tous ceux qui parlaient, les autres on les laissait vivre leur vie, et c'était tout. Là-bas, chacun finissait par s'habituer, nous à notre travail, et eux à leur misère. Personne ne dit cela, mais quand on ne peut pas réellement changer les choses, et que l'on sait que personne ne vous aidera à les changer, alors chacun fait semblant, et ce semblant finit par devenir la réalité. Le reste est invisible, disparaît... Un jour pourtant, je n'ai pas pu y retourner.



C'était l'hiver, un matin, il faisait encore nuit. J'étais dans ma voiture, à un feu rouge. Je me souviens très bien de l'endroit, c'était en bas de la place des Jacobins, au niveau des tunnels. Mais quand le feu s'est mis au vert, je n'ai pas pu repartir. C'était impossible. J'ai éclaté en sanglot. C'était cela, *impossible*... Des types ont klaxonné, et puis il y en a un qui est venu frapper à ma vitre, il criait. J'entendais cela dans ma tête. Je l'entendais lui, et j'entendais aussi les klaxons, en même temps. Je voyais le feu qui était redevenu vert... Tout cela en même temps... Le monde était comme au ralenti autour de moi, mais je n'arrivais pas à répondre, ni au type, ni au feu vert. Mon corps ne voulait plus rien savoir. On aurait dit que le monde autour de moi ne voulait plus entrer dans ma tête. Tout mon être était comme prisonnier dans une pierre. Je n'avais jamais pensé jamais cela avant, l'intérieur, l'extérieur... Je croyais toujours pouvoir passer de l'un à l'autre... Et ce que le monde autour désagrège, je me disais que l'intimité elle, le recomposerait. Mais quand il n'y a plus d'intimité, quand c'est cela qui est détruit, alors il n'y a plus de monde possible non plus... C'était cela que je ressentais dans ma voiture... Toute LA MISERE DU MONDE pouvait bien agoniser, le type pouvait bien frapper contre ma vitre, hurler, les autres pouvaient bien klaxonner, moi je n'avais plus de monde. J'étais enfermée dans ma pierre, jusqu'au silence. A ce moment-là, je crois même que j'aurais pu tuer quelqu'un, juste pour pouvoir parler ou bien sortir de moi-même... Depuis je sais que la sauvagerie peut aussi être silencieuse. (Temps) Hôpital, dépression, arrêt de travail, télévision l'après-midi, et des courses livrées pour la semaine. Avec les médicaments tout allait mieux, je n'avais même plus besoin de m'habiller. Surtout il n'était plus question de parler de LA MISERE DU MONDE. Le médecin avait dit que j'étais trop sensible pour un travail comme celui-là, que je ne savais pas me préserver parce que je me *dissolvais* dans les autres. Dans mon cas, c'était même une maladie. Six mois cela a duré. Je connaissais par cœur tous les épisodes de *Derrick*, le feuilleton. C'est seulement après que je suis entrée à la Sécurité Sociale. C'était plus calme. Au moins les

souffreteux de LA MISERE DU MONDE, je ne les voyais plus, juste la liste de leur numéro d'assuré social qui défilait sur l'écran de mon ordinateur... Pour moi, c'était bien suffisant. A ce moment-là aussi, j'ai déménagé. J'ai pris un appartement plus petit, avec une chambre et une cuisine. Dans le quartier des Ronceraies. Il y a du soleil toute la journée. Je l'ai pris parce que je suis très sensible à la lumière, surtout la lumière du soleil. Là-bas, il y a du soleil le matin dans la cuisine, et le soir dans le salon et la chambre. Le reste de la journée, je travaille. Le week-end, souvent je vais voir ma cousine, à Mamers. Les vacances, je reste à la maison. Sinon je regarde la télévision, plus les feuilletons, non cela maintenant c'est terminé. Ce que j'aime regarder maintenant ce sont des émissions scientifiques, ou alors politiques, parce que j'aime bien aussi *réfléchir*... Et aussi les documentaires animaliers... L'autre jour j'ai vu un jaguar qui attaquait un crocodile... Mais ce que j'aimerais surtout, c'est pouvoir partir, je veux dire... voyager. C'est pour cela aussi... *l'Amazonie* (Un très long temps. On finit par entendre le bruissement des feuilles dans les arbres, quelques oiseaux) Est-ce que vous aussi, vous êtes enfermé dans votre pierre ? (Temps) JE CHERCHE LA MAISON D'ANDRE GUITTE... EST-CE QUE C'EST VOUS ? EST-CE QUE VOUS ÊTES ANDRE GUITTE ? Plusieurs fois déjà j'ai fait le tour du village, mais votre maison est la seule qui soit ouverte... On ne laisse pas une porte ou une fenêtre ouverte, si on ne veut pas que quelqu'un vienne vous parler... Non, personne ne fait cela. Quand on ne veut pas parler, on ferme sa porte, et si quelqu'un vient, alors on s'assoit à même le sol, entre le réfrigérateur et la table de la cuisine. Et puis on attend, en faisant surtout bien attention de ne pas faire de bruit, jusqu'à ce que l'autre s'en aille. Croyez-moi, je sais très bien faire cela aussi... Mais si l'on se tient debout, derrière une fenêtre ouverte, en laissant l'autre deviner sa présence, c'est qu'on a malgré tout l'envie, même cachée, même secrète, de parler à quelqu'un... (Temps) 1, 2, 3, SOLEIL... 1, 2, 3, SOLEIL... 1, 2, 3... Hé oh du sauvage ! (Temps. Un grand silence, elle s'assoit sur une pierre. Elle prend

du temps et regarde autour d'elle) Je vais rester... Vous avez de la chance, vous savez... Avec mes autres *collègues*, ça ne se passerait pas comme ça, ils repartiraient et tout serait fini, mais avec moi c'est une autre affaire... J'imagine que le matin, à l'aube, avec le bois tout près, on doit voir des animaux, des biches, des chevreuils... (Temps) Vous connaissez ce livre... « Le Christ s'est arrêté à Eboli »? Cela se passe en Italie, dans les années 1930. A cause de ses idées politiques, un médecin est relégué dans un petit village du Sud du pays. Là-bas, les habitants sont tellement arriérés et sauvages, qu'ils disent eux-mêmes que le Christ n'est jamais arrivé jusqu'à chez eux. Le livre raconte leur rencontre à tous les deux, le médecin et les arriérés... A la fin, le médecin est autorisé à retourner chez lui, dans le Nord, mais lui, il s'est tellement attaché à eux qu'il ne veut plus partir... C'est très beau, comme livre, très... (Temps, elle enlève ses chaussures) Vous savez, c'est très rare aujourd'hui que les gens se déplacent. Généralement, quand il n'y a pas de réponse après le troisième courrier, on a vite fait de s'occuper de vous. Non pas de vous inscrire dans la rubrique DECEDE, ce qui serait presque trop simple, mais de vous oublier comme je disais, de vous laisser flotter au-dessus des autres cases, dans l'indétermination la plus totale. Dans ce monde-là, aucune vie n'a d'importance en soi, c'est le conditionnement qui compte, et cela, c'est la société administrée qui le décide. Croyez-moi, une fois que vous êtes oublié en dehors des cases, il est bien difficile de redevenir quelqu'un, même mort. Dans cette société-là, il est déjà difficile de passer d'une case à une autre, alors imaginer passer d'une « sans-case » à un véritable espace, cela s'appellerait un miracle, et après ça, vous auriez tous les fauteuils roulants devant votre porte ! Le miracle de Montorin ! Visite de la grotte et apparition payante, vous avez votre ticket ? (Temps). Même si en mourant, vous ne prenez la place de personne, vous verrez que d'ici peu, mourir deviendra un droit, et celui ou celle qui ne s'en sera pas acquitté, devra rester en vie, ou du moins vivre comme un *indéterminé*, une sorte *d'économiquement-faible* de l'âme... Bientôt on ne saura plus si les gens sont

vivants ou bien morts... Chacun disparaîtra au milieu de l'insensibilité des autres. (Elle revient vers la maison, ses chaussures à la main) Vous m'entendez? (Temps plus long) Et pourquoi n'y a-t-il pas de nom sur votre boîte aux lettres ? Est-ce que les gens perdent leur nom en arrivant ici ? Ou bien alors plus tard ? Combien d'années faut-il attendre pour cela? Et après le nom, est-ce qu'ils disparaissent eux aussi ? (Temps) Que des espèces disparaissent, des animaux, des plantes, des langues... des hommes aussi alors ? Oui, des peuples aussi... Mais dans cette histoire-là, les espèces ont disparu à cause des changements ou des catastrophes du climat... Alors puisqu'aujourd'hui, on sait que c'est l'homme lui-même qui change le climat, l'homme est donc aussi responsable de sa propre disparition. Comme un suicide... Non pas celui d'un homme ou une femme... mais celui de la partie infime de son humanité plus vaste (Temps, plus bas) Non plus simplement *la conscience*... mais l'acte de disparaître. Nous devenons ainsi les *acteurs* de notre propre disparition... Moi-même là maintenant, je suis en train de disparaître... D'ici quelques heures, quelques jours, quelqu'un d'autre peut-être viendra à son tour me chercher, c'est à dire chercher celle qui à présent a disparu. Et bientôt l'humanité entière ne sera plus une ronde, mais une file indienne avec du silence et de la sauvagerie entre les individus qui la compose. Et encore, et encore... L'histoire de l'humanité ne s'écrira plus alors à partir de ses découvertes, mais à partir de ses *disparitions*. Elles constitueront notre temps, notre présent. Comme les grandes découvertes avaient élargi notre espace, les disparitions d'aujourd'hui dessineront notre époque. Les étoiles s'éloigneront les unes des autres, leur mouvement s'accélèrera de plus en plus, jusqu'à leur disparition complète. Disparition de la lumière, disparition du temps, de l'espace. Ainsi des étoiles, ainsi des hommes... pfft ! Fini ! (Silence) C'est à cela que je pense en ce moment, mais la question c'est... Pouvons-nous disparaître sans révolte ? (Temps) Oui, c'est ça... Pouvons-nous disparaître sans révolte ? N'y a-t-il rien en nous qui crie, et qui soit comme le chant perdu d'une étoile, dans le froid de l'univers... Dans le silence, et dans la

solitude... des hommes ? (Temps) Oui... Vous n'êtes pas d'accord ? (Temps plus long) Moi, je vous l'ai dit, je connais très tout bien cela. Tout... Dans mon petit appartement je vis seule, parce que les choses, je veux dire *les sentiments*, n'ont jamais été de mon côté. Pour le reste, je sais énormément de choses... Mais *Les sentiments*, non. Pour moi, les sentiments sont la chose la plus difficile qui soit. C'est bien pour cela que chacun ne pense qu'à ça. Je veux dire, ceux qui n'y arrivent pas... Les autres eux, ils trouvent cela dérisoire. Ils disent que ceux qui sont seuls ont bien de la chance, et que si c'était à refaire, sûrement ils s'y prendraient autrement. Tous ces soucis... un mari, une femme, des enfants, la belle famille qui reste dormir, et puis l'endroit sur lequel il faut se mettre d'accord pour partir en vacances... enfin surtout les enfants ! « Toi tu ne peux pas comprendre ! Si tu savais la chance que tu as ! » C'est bien sûr que moi, maintenant, personne ne dérange ma vie. J'ai mon petit appartement, des courses pour manger, et mon travail à la Sécurité Sociale. Dans mon bureau, on appelle cela maintenant un *Open-space* parce qu'on est tous ensemble comme des poules, mais on ne parle pas beaucoup, parce que nous avons beaucoup de travail en retard. D'ailleurs il est impossible de faire tout le travail que nous avons à faire. Là où je travaillais avant, je faisais des visites, mais depuis la maladie, ma vie est devenue plus simple... très simple. C'est comme une ligne que l'on peut suivre, même lorsqu'il n'y a personne dessus. Dans la rue, entre l'appartement, le supermarché et le travail, on peut voir la trace, comme dans le lit de quelqu'un qui vit seul. Le matelas prend la forme de son corps, et seulement en regardant le lit, on voit la solitude de celui qui est couché, dedans. Dans mon appartement, c'est la même chose. Bientôt, il y aura la marque de mes pieds sur le sol, de la cuisine à la salle de bain, et puis à la chambre, aussi de la table au canapé. Voilà ce qui reste. Ce sont des traces. Il y a aussi des endroits où je ne suis jamais allée, bien sûr pour le ménage, mais je veux dire pour m'installer. De même qu'il ne m'est jamais venu à l'idée, de changer les meubles de place. Pourquoi faire ? Quand les lignes tracées ont fait la preuve de leur

efficacité, il faut s'y conformer, il n'y a pas de raison de chercher des inquiétudes. Ma vie a ses cadres, ils sont solides, personne ne viendra les bouger. Ils font penser à l'éternité, celle de la résignation, mais au moins, j'ai la *sécurité*. Sinon maintenant je vais bien. (Temps) L'autre jour, je suis même allée à une réunion pour une manifestation, parce que justement dans le travail où je suis, cela devient vraiment impossible. *Impossible*, c'est tout le monde qui le dit. C'est surtout à cause du rythme qu'on nous demande. Alors moi aussi, je conteste. Mais cette contestation-là ne me touche pas vraiment, il y a toujours en moi quelque chose qui s'éloigne... Comme les étoiles ! Cela, c'est aussi la solitude. De toutes façons dans mon travail, la contestation est admise, mais pas jusqu'au bout... Nous pouvons bien penser ce que nous voulons, ceux qui décident prennent toujours de l'avance. Et maintenant ils ont pris tellement d'avance que des écarts se sont créés. Ce monde-là est froid et glacial, chacun fait semblant de s'y reconnaître, pour ne pas avoir à penser qu'il puisse être différent, mais c'est bien pareil, chacun fait semblant... C'est peut-être pour cela que malgré mon travail, mon petit appartement, mes lignes tracées pour mes déplacements qui sont toujours les mêmes, je suis venue ici... Vous savez, tout cela, pour moi, il y a quelque temps aurait été simplement impensable... Pourquoi je suis venue ? Qu'est-ce que je suis venue faire ici ? Depuis si longtemps que je n'étais pas sortie. J'aurais très bien pu classer votre dossier. Pourquoi a-t-il fallu que je vienne ? Vous le savez, vous ? Est-ce que vous savez, vous, pourquoi est-ce que l'on fait les choses ? (Silence) Après tout peut-être que vous ne voulez plus être pris en charge par la Sécurité Sociale ? Ni même par la société toute entière ? Cela existe les gens pour qui il n'y a plus de société. Dans mon autre travail, avant, j'en rencontrais toujours qui ne voulaient pas qu'on les aide. « On préfère notre misère, madame, elle est moins dure que la douceur de vos mensonges ! » Et après dans mon dos comme ça, avec le doigt levé, **Fuck** ! Qu'est-ce que je pouvais leur répondre moi ? Fuck... Fuck, ta mère ! Hé minable ! Raté ! Ceux-là avaient déjà disparu de leur famille, du travail,

maintenant de l'aide sociale... Je ne pouvais pas non plus en rajouter. (Temps)  
Peut-être voulez-vous, vous aussi, disparaître comme eux ? (Un très long temps.  
Elle commence à remettre ses chaussures) Après tout, faites comme vous voulez, je  
suis fatiguée aussi de parler toute seule... Vous n'avez qu'à disparaître, vous, et  
tous *les économiquement-faibles*... Disparaissez une bonne fois pour toute,  
débarrassez-nous de votre humanité vieillie qui sent les vieux habits ! Moi, j'aurais  
toujours mon travail à la Sécurité Sociale, le soir je rentrerai toujours dans mon  
petit appartement, et le week-end j'irai voir ma cousine... Je finirai moi aussi par  
vous oublier, tout cela n'a plus aucune importance. Faites ce que vous voulez, je  
m'en fiche. Refusez ! Qu'est-ce que cela change pour moi ? (Temps. Elle veut  
partir, puis revient) Vous verrez que vous aussi, vous l'aurez, la vérité brutale de  
votre solitude ! Qu'est-ce que vous croyez ? Qu'on vous épargnera ? Pour vous  
aussi, la sauvagerie deviendra du silence, et comme un animal blessé, vous  
égratignerez votre blessure, parce que c'est la seule chose qu'il vous restera. Si les  
gens aujourd'hui ne se sentent plus protégés par personne, qu'est-ce que j'y peux,  
moi ? Hein ? Allez-y, faites... comme en Pologne, en Hongrie... en Turquie... La  
sauvagerie elle, saura bien réorganiser son carnage. Celui-là n'aura rien à voir avec  
celui de la vieille histoire, mais sa destruction elle, saura se faire sentir... jusque  
dans la chair... vive... (Temps) Je ne dors plus... Vous comprenez, ça ? Parce que  
j'ai cette idée-là qui m'obsède... Parce que je vois bien que chacun n'espère plus  
que la sauvagerie et la destruction pour s'en sortir, et que ce sentiment-là, domine  
tous les autres... Voilà ! Nous vivons dans un monde qui a réussi à nous faire  
croire que tout élan vers l'autre n'était plus qu'une illusion, et que l'homme pouvait  
s'en sortir beaucoup mieux seul qu'avec les autres. Cette *chose-là*, n'est même plus  
une idée, même plus une conviction, non... Elle est devenue comme un besoin  
ressenti, devant lequel aucune autre idée n'est plus possible. Aucune autre place  
disponible ! Parce que notre nécessité est devenue notre besoin de sauvagerie à  
venir ! (Temps) Voilà, ce que je pensais, mais cela je le gardais pour moi. La

plupart savaient déjà que j'avais été enfermée comme *folle*, alors ça suffisait. (Un long temps) Un homme devenu comme un atome, profondément isolé, qui n'a plus de vérité que dans sa solitude... quand bien même il y aurait la souffrance, quand bien même cette souffrance l'empêcherait de vivre, attendrait... Son cri deviendrait silencieux... L'endormissement comme un espoir vers un dernier rêve... *Je ne veux pas – ne plus – vivre, je ne veux simplement plus vivre cette vie-là, cette folie...*

(Elle s'approche) Vous comprenez ? (Temps) Moi aussi j'entends cela. Je le ressens à l'intérieur de moi comme une... *fraternité*. Non pas une fraternité avec du sang, mais quelque chose de plus brutal, de plus cruel et de plus sale aussi... Un besoin de chair, de corps... irréductible... une *fraternité de l'être*, ressentie, partagée comme si nous nous connaissions depuis toujours, comme si les faits de nos vies importaient peu, comme si nous nous continuions l'un l'autre... Et que cette sensation, puisse elle-même devenir *une pensée*, autre que celle de la destruction... (Temps) Et si moi, je ressens cela, c'est sans doute que vous-même, vous, vous le ressentez un peu aussi... Non ? (Temps) Nous vivons dans un monde qui n'espère plus que ses ruines. Quels mots se sont glissés dans notre tête, dans notre corps, dans les veines de nos bras, pour détruire en nous jusqu'à l'idée même de notre propre désir ?

(Elle reste là, sans plus attendre. On pourrait maintenant la confondre avec ce qui l'entoure, un arbre, une pierre, une barrière ouverte, ou bien le frémissement de l'air. Et ce qui semblait chez elle *désaccord*, trouve alors et dans ce moment-là précis, sa résolution. Un temps très long)

Nous sommes devenus

Sans histoire

Brûlés à la lampe

De l'avoir



Et du présent  
Prisonnier de notre propre réduction  
La douleur  
Nous l'apaisons  
Parfois  
D'une illusoire feinte  
A nous-mêmes  
Aux autres aussi

Nous sommes devenus  
Des ombres sans corps  
Sans pays  
Sans travail  
Sans famille  
Sans matière  
De nous-mêmes  
Nous disparaissions dans la nuit  
Sans rêve  
Car notre espoir même  
Est devenu  
Le sommeil

Ô étoiles...

(Il fait soudainement sombre. La nature se suspend à ce qui va venir)

*Je vous le dis, moi, j'ai cette pensée forte, dans ma tête. Car je ressens, moi aussi, cette **fraternité**. Avant même toute reconnaissance... Une fraternité instinctive,*

*décisive... qui ne serait autre qu'une ligne tracée sur le sol, mais cette ligne-là, serait celle dessinée par la course d'un nuage... elle serait alors l'envers de cette sauvagerie... du silence. Un refuge où celui ou celle qui est perdu... Quelle que soit sa forêt...quel que soit son abîme... tiendrait à distance l'animal... aussi sa folie... Voilà... UNE PAROLE... comme un chant, qui serait, et qui ne dirait pas son nom...*

(Un très long temps. Il fait presque nuit. Elle sort de sa poche le corps sans vie d'un petit oiseau, un serin ou une perruche, puis elle ouvre sa main, comme une offrande, à l'homme, et à l'obscurité grandissante)

C'est Tino. Ce matin, je l'ai trouvé dans sa cage, couché sur le côté. Son corps était déjà raidi. Il est mort dans la nuit. Je voulais trouver un endroit pour l'enterrer (Temps) Peut-être que si ce matin, dans la cuisine de mon appartement, je ne l'avais pas trouvé comme cela, peut-être alors que je ne serais pas venue ? (Temps) C'est comme cet homme que j'aimais. Il travaillait dans le bois. Je veux dire c'était son métier. Il travaillait à la scierie, près de Conlie. C'est pour cela que je connais bien cet endroit. Quand la scierie a fermé, il est devenu représentant, d'abord dans le bois, puis dans n'importe quoi d'autre. Après, il est devenu vendeur... Quand j'étais à la clinique, il est venu me voir, une fois. Nous n'avions rien à nous dire. C'était normal. Je veux dire, c'est la vie que nous vivions qui était comme cela maintenant. A ce moment-là pourtant, je me suis souvenue que lorsque j'étais enfant, j'écrivais des poèmes. J'en écrivais chaque jour, mais je ne les montrais jamais à personne. C'était juste pour les écrire, juste comme quelqu'un qui a du mal à respirer, je devais les écrire, pour cela, pour respirer... Je pensais à cela. Alors je me suis demandée en le voyant ce qui faisait que nous devenions ce que nous étions, parce que si le monde avait été différent, peut-être que nous aussi nous aurions été différents ? *Assistante sociale*, ce n'était pas par hasard, parce que

j'avais ma place à cet endroit là, mais les poèmes c'était plus fort encore...

(Temps) *Comme un amour qui n'a pas été vécu, mais qui reste un amour...* Et vous ?... Est-ce que vous connaissez, vous aussi, cet endroit où vont les amours qui n'ont pas été vécues ? (Temps. Il fait presque nuit. Elle regarde l'oiseau, puis l'obscurité au loin) Que faisons-nous ici ? Vous... et moi ? Moi, je n'ai pas parlé à André Guitté, et vous, vous n'avez fait que m'entendre. Car vous n'êtes pas André Guitté, n'est-ce pas ? Non, ce n'est pas vous. Cela je le sais... Maintenant... maintenant. Je vais aller dans le bois, trouver une pierre pour celui-là. Vous, vous parlerez à André Guitté, n'est-ce pas ? Croyez-moi, un homme même avec toute sa volonté, ne peut pas devenir une pierre... Il faut que quelque chose... parle... Oui, il faut que quelque chose... parle. (Temps) Si vous n'êtes pas André Guitté, alors vous lui direz que je suis venue... Vous lui direz, n'est-ce pas ? (Suspens) C'est la nuit. Voilà, moi aussi je vais disparaître... (Elle sourit) Je ne sais pas pourquoi je suis venue. Je n'avais pas de raison. Je n'en ai pas non plus maintenant de repartir. André Guitté, c'est le nom de celui que je voulais voir et à qui je voulais parler. Vous lui direz n'est-ce pas ? La vie est une petite chose, toute petite... Parfois comme une étoile lointaine... Vous lui direz que je suis venue... juste cela. Quelqu'un est venu pour lui. Je ne sais pas comment dire... *pour lui*.

(Elle referme sa main, la serre contre sa poitrine, puis disparaît vers les noisetiers et le bois au loin, dans la nuit profonde. Elle laisse derrière elle un très long temps)

## II-

*Dans les autres maisons, peu à peu des lumières se sont allumées. Dans l'une d'entre elles, on devine par le jeu des ombres, celle de la télévision. Plus loin, au-delà des ombres, de l'obscurité ou de la pauvreté d'une lampe, se révèle peu à peu le fourmillement présent, indistinct de la nuit. Quelques lueurs, qui peinent à exister à la clarté du jour, apparaissent. Elles sont le revers sensible de ce même monde, mais oublié de l'autre, relayées au rang de l'inutilité. Elles sont scintillements d'étoiles, reflets, clarté de la lune ou bien regard de l'animal. On entend aussi des sons, des bruissements, des frémissements, d'infimes petits cris de matière qui répondent aux éclats de la lumière. Ainsi par la conjonction de toutes ces différentes réalités, s'ouvre un autre temps, ni le passé, ni le futur, mais celui d'une in-séparation, poussé par une force « diagonale », une pensée. Et le mouvement de tous ceux qui vivent ici devient alors infiniment plus présent, plus vivant. A travers les ombres, on perçoit ces pensées dont nul ne connaît pourtant le croisement. Des pensées qui sont puissance d'être, persistance enfouie d'une résistance ancienne, oubliée, et qui pourtant demeure intacte...*

*Une assiette,*

*L'unique journal échangé entre plusieurs,*

*La chaise déplacée pour aller chercher ce qui manque,*

*Un cellier resté ouvert, où furent laissées des provisions, mais aussi des armes pour traverser le temps...*

*Dans la maison d'André Guitté, restée résolument dans l'obscurité, parvient alors soudainement la violence d'un coup de feu. Le déchirement de la détonation*

*assourdit tout ce qui l'entoure, et durant les quelques secondes qui suivent, l'intensité de l'instant emplît le ciel de toute sa largeur, de toute son immensité d'étoiles. Ce qui semblait harmonieux, n'est plus alors qu'une bouche ouverte au-dessus du néant, un ordre laissant sa place au chaos, le cœur édenté de l'effroi. Mais par-delà le déchirement, on entend aussi la voix de celui qui jusque là était silencieux. On entend la voix d'André Guitté, comme celle de l'oiseau mort posé sur la pierre, comme celle de tant d'autres remisés dans l'oubli de ce monde. On entend alors la pensée de toute disparition. Et pendant quelques instants encore, l'effroi de cette misère-là, devient la conscience de notre pauvreté commune.*

*La nuit recouvre le reste.*

III-



Fin